

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.



Revue Critique et Littéraire

DES HOMMES ET DES CHOSES.

Je n'obéis ni ne commande à personne, je vais où je veux, je fais ce qui me plaît, je vis comme je peux et je meurs quand il le faut.

Vol. 5.] Québec, 25 Novembre 1843, [No. 4.]

Mélanges Littéraires.

FONDS A VENDRE.

Il était à peu près trois heures et demie, le soleil donnait en plein sur la hante bariolée d'un magasin de tabletterie du boulevard, et M. Gallet, le marchand tabletier, qui s'était un peu assoupi sur son comptoir, se secoua, prit son chapeau et laissant le soin du magasin à sa femme qui faisait de la tapisserie à côté de lui, il allait selon sa coutume prendre sa demi-tasse et faire sa partie de domino au café voisin, lorsqu'un équipage s'arrêta devant la porte.

— Voici une pratique, dit-il à sa femme.

Et se regardant dans la glace, il essaya son sourire le plus gracieux et rafraîchit le nœud de sa cravate. C'était un homme de quarante ans, le teint clair, les cheveux ardents et dont la calvitie commençait à être très apparente. Ses petits yeux bleus toujours en mouvement lui donnaient ce regard inquiet et soupçonneux qui est particulier à certaines personnes jalouses et méfiantes, et qui vingt fois par jour faisait pâlir Mme Gallet. Celle-ci, le front toujours courbé sur son ouvrage et habituellement triste et mélancolique, ne paraissait nullement à sa place dans le comptoir de son mari; il y avait dans toute sa personne quelque chose de fin et de délicat qui s'alliait mal avec les formes communes de M. Gallet; sa figure douce et un peu dédaigneuse avait une expression de souffrance et d'ennui; les regards de ses beaux yeux semblaient emprisonnés dans les parois étroites de son magasin, et M. Gallet la surprenait souvent, l'aiguille oisive dans ses mains et l'œil attaché, sur la scène mouvante des boulevards. Cependant lorsque l'équipage s'arrêta devant sa porte, Mme Gallet ne leva pas les yeux et continua sa broderie. Deux grands laquais quittèrent le derrière de la voiture, l'un ouvrit la portière et déploya le marche-pied, l'autre présenta le poing à M. Gallet, lequel multiplia les révérences et ordonna à sa femme d'avancer un fauteuil.

— C'est inutile, monsieur, dit l'inconnu avec émotion; je désire vous parler, monsieur, et vous prie de me mener dans un lieu où nous puissions ne pas être interrompus.

— Vous voulez me parler, à moi, madame?

—Oui, monsieur.

—A moi seul ?

—Sans doute, monsieur.

Les logemens sont si chers à Paris et le loyer d'un magasin sur le boulevard est si élevé que les marchands sont en général réduits à habiter des entresols étroits pris sur la hauteur du magasin et dans lesquels le lit et quelques meubles trouvent à peine place ; mais l'habileté parisienne sait embellir ces quelques pieds carrés. M. Gallet présenta sa main avec politesse à l'inconnue et la fit monter dans la chambre conjugale par un de ces escaliers tournans qui tiennent moins de place dans un magasin que deux ou trois cartons empilés. Quand la dame vit cet espace resserré, elle fit un soupir ; on respirait plus librement dans sa voiture. La petite chambre était cependant meublée avec luxe ; mais un lit d'acajou, une commode, une cheminée qui avait à peine un demi-mètre de saillie et quelques chaises occupaient tout le terrain.

—Votre femme, demanda l'inconnue à M. Gallet, ne souffre-t-elle pas ici ?

—Ici, madame ? Pourquoi donc ? Bon air, l'air des boulevards ; voilà dix-huit mois que nous sommes mariés, elle n'a pas été malade un quart-d'heure... Madame veut faire une commande ? ajouta M. Gallet, qui ne perdait pas ses affaires de vue : des nécessaires, des échecs, des jeux de dames pour la campagne, des tabatières pour monsieur son mari ?

—Du tout, dit l'inconnue au tabletier en prenant un ton de supériorité qui lui était naturel et dont elle avait besoin dans la circonstance qui l'amenait, je viens, Gallet, vous parler de choses plus importantes..... Vous aimez votre femme ?

—Madame ! dit Gallet un peu déconcerté.

—Vous l'aimez ; j'ai vu les circonstances de votre mariage : on m'a appris que vous aviez fait rencontre de cette jeune personne chez d'honnêtes gens à qui elle avait été confiée ; que vous aviez éprouvé pour Agathe....c'est Agathe je crois, qu'on la nomme ?...une passion violente, et que, quoique la jeune fille fût sans fortune, vous aviez demandé sa main. Vous êtes honnête homme, monsieur, et cette considération a décidé Agathe ou plutôt ceux qui étaient chargés d'elle. Agathe-vous a épousé sans amour ; vous avez eu foi en ses principes, en sa raison et en sa vertu ; vous avez bien fait ; mais, monsieur vous avez besoin de plus de vigilance qu'un autre ; il faut veiller sur un trésor qui, peut-être, n'était pas fait pour vous et c'est à cela que je viens vous aider.

—Vous, madame ! Et de quel droit, sous quel prétexte ?.....

—Pourquoi ne pas accepter une alliée qui ne peut que vous servir ? D'ailleurs ne voyez-vous pas que je suis parfaitement instruite de ce qui vous regarde ?

—Ma femme me trompe ! ma femme me trompe ! dit alors le tabletier, en tournant sur lui-même dans sa petite chambre à coucher.

—Pas le moins du monde, Gallet ; soyez raisonnable et écoutez-moi.

—A qui ai-je l'honneur de parler ? demanda Gallet, en s'arrêtant devant l'inconnue.

—Rien ne me force à le cacher, Gallet ; et quand vous le saurez, quand vous m'aurez entendue jusqu'au bout, vous aurez sans doute pour moi plus de reconnaissance que vous n'en montrez maintenant ; je suis la marquise de Mareuil.

—Pardou, madame la marquise, pardon, mais ma femme est jeune ; elle n'a pas encore vingt-deux ans, vous savez vous-même combien je l'aime, et vous ne savez pas combien je suis.....

—Jaloux ! au contraire, je le sais parfaitement et voilà pourquoi je suis ici, dit la marquise de Mareuil.

—Et que vous importe ? répondit, comme Sganarelle, M. Gallet ; c'est ma femme, personne n'a le droit de me demander compte de mes sentimens pour

elle. Si je veux être jaloux, à mon aise, chez moi, le soir, quand mon magasin est fermé, qui osera s'en mêler ?

— Moi, Gallet, et vous allez savoir pourquoi. Il ne suffit pas d'être jaloux, il faut l'être utilement, et c'est ce que les maris ne savent pas faire.

— Mais, madame, est-ce que vous auriez appris ?....

— Un malheur que vous pouvez conjurer si vous voulez prendre le parti que je viens vous proposer : autrement, je ne réponds de rien.

— Parlez donc, madame, dit le tabletier que la jalousie piquait au cœur, et qui, dans ce moment, à la couleur près, ressemblait à Otello.

Vous savez qui je suis, monsieur, et, en voyant mon visage, vous devez comprendre facilement qu'il est tout simple que j'aie un fils de vingt-cinq ans. Le comte Anatole de Mareuil, vous ne le connaissez pas ?

— Je n'ai pas cet honneur.

— J'en étais sûre. Il vient quelquefois dans votre magasin ; il est vrai qu'il choisit de préférence les momens où vous n'y êtes pas.

— Attendez, dit le tabletier en se frappant le front, un grand brun qui a une barbe noire, et qui est poli comme une demoiselle.

— Vous y êtes,

— Il m'a acheté avant hier une tabatière de buis de quatre-vingts francs.

— Je vous prie de croire que mon fils ne prend pas de tabac.

— Il aime ma femme ! il aime Agathe ! s'écria le tabletier.

— Comme un fou ; c'est une passion insensée et qui m'épouvante, dit la marquise émue.

— Et ma femme ?

— Vous savez, monsieur, que je n'ai pas l'honneur de la connaître. Votre femme, Gallet, a de bons principes ; elle a été religieusement élevée, mais vous avez le double de son âge : elle n'a point d'amour pour vous. Mon fils est amoureux ; c'est sa première passion ; il est persuasif, insinuant, jeune, riche, beau, et je le connais : il est aussi hardi qu'opiniâtre, rien ne l'arrêtera ; il peut l'enlever.

La fin au prochain numéro.

LE FANTASQUE.

25 NOVEMBRE, 1843.

[Nous donnons ci-après la continuation de la lettre escamotée que notre gouverneur-général a cru adresser à Lord Stanley sur les affaires canadiennes telles qu'il les entend :—]

Oui, je vous le répète, cher Stanley, Thomson & Bagot ont cueilli les roses qui poussent sur les plates-bandes bien engraisées d'une administration et ne m'ont laissé que les épines et des trognons de choux. Pardonnez-moi la rusticité de la comparaison ; les grands génies seuls emploient dans leurs écrits ces puissants moyens qui frappent l'esprit à jamais. Le premier, qui introduisit l'Union, en retira tout le profit, le second, qui introduisit le gouvernement responsable, en retira tout l'honneur ; et moi, n'ayant rien de nouveau à inaugurer, je n'ai qu'un embarras de faire marcher cette mécanique mal construite, mal ordonnée, bâclée de pièces qui ne sont pas faites pour aller ensemble et dont les joints incommodes crient à chaque tour. Vous ne sauriez vous faire une idée de l'énorme quantité

d'huile qu'il faut dépenser pour que ce lourd appareil poursuive son chemin. En effet, milord, cette Union dont on a chanté merveilles est la plus maladroitement combinée qui se puisse imaginer ; je n'en fais pas compliment à ses inventeurs.

D'un côté nous avons un peuple calomnié qui travaille tranquillement sa terre, nourrit ses enfants, leur montre le catéchisme et le tir du fusil pour que ça serve en cas de guerre contre les ennemis de sa Majesté ; un peuple qu'on a torturé, insulté, menacé, frappé et qui pour tout cela, mais après bien des années de patience s'est surpris un beau matin à délanter les grenadiers de la reine qu'il a pu peut-être pour des oies sauvages. Une toute petite remontrance et de la bonne justice eussent suffi sans nul doute pour le faire rentrer dans l'ordre et tendre la main à ses ennemis ; car il est bâti comme ça. Au lieu de cela qu'a-t-on fait ? Je vais vous le dire et vous ne comprendrez pas que pareille idée ait pu venir à un homme raisonnable qui vive.

D'un autre côté nous avons un peuple sorti du sein de notre patrie. Or, chose singulière, les peuples qui viennent ou dépendent de nous ne nous peuvent sentir et nous haïssent en proportion directe du carré des distances. Je n'expliquerai pas ce phénomène ; il est patent et avant bien des années je crois que nous en aurons pour la cinquantième fois la confirmation. Ce peuple qui, à notre sang n'a conservé que nos vices, oubliant nos vertus, diffèrent en cela de son rival qui a fait exactement le contraire par rapport à ses ancêtres. Il est donc révolté contre l'autorité suprême et, trait frappant qu'on n'a pas rencontré chez l'autre peuple, le mal avait son remède à portée, le frère rebelle trouvait tout prêt pour l'égorger un frère loyal, le père rebelle a vu filer sa corde par son fils loyal ; le meurtre et le carnage se sont faits en famille ; il y avait question d'argent, question de patronage ; c'est à qui se proclamerait fidèle, parce que, voyez-vous, estimable Stanley, un éclair avait défilé leurs yeux ; il avaient vu comme par magie que la force et le succès devaient aller avec les gros bataillons, et les traîtres, sans lesquels le petit nombre de braves avaient compté, se rangent toujours de ce côté-là. Tout rentre dans l'ordre sinon dans le giron de la loyauté ; mais les maux, causes premières de tout ce bruit, restent toujours là. C'est un mal qui ne se guérit que par la ~~guerre~~ ^{guerre}. Oui, cher ami, je vous le dis sous le secret c'est là le seul moyen par lequel on pourrait rendre le bonheur et une prospérité durable à ces malheureuses contrées que notre politique ne semble conserver que pour avoir un souffre-douleur.

Et pourtant il s'est trouvé de prétendus grands médecins, des charlatans charmes de croix, de cordons et de rubans, qui ont cru pouvoir faire merveilles ; vous allez voir comment ils se sont mis à l'ouvrage. Ils se sont dit : Nous avons deux rebelles sur les bras ? marions-les ; cela n'en fera plus qu'un ; que nous importe qu'ils s'accordent ou non entr'eux ? c'est leur affaire ; les querelles qu'ils auront ensemble leur feront probablement oublier celles qu'ils nous font et nous y trouverons quelques années de répit. L'idée qui en théorie paraissait devoir réussir ne se réalise pas dans la pratique. Les deux conjoints qui ne vivent pourtant pas en très-bonne intelligence s'accordent au mieux pour nous donner du tourment ; et si tôt que l'on ne se pite pas à tous leurs caprices respectifs ils nous menacent d'une séparation de corps et de biens. Jamais mariage forcé n'a tourné si mal. Voilà pour l'ensemble ; passons maintenant aux détails.

Si par hasard vos grandes occupations ; vos nombreuses distractions, vos amusements sans fin, vous ont permis de jeter un petit coup-d'œil sur les dépenses officielles que je vous ai fait transmettre pour la forme de temps à autre, vous aurez vu que j'ai un parlement singulièrement composé, d'où l'on a tiré un singulier ministère. Le parlement avait été élu sous Sydenham qui ne s'était fait nul scrupule

d'employer l'or et le bâton pour faire pencher à sa guise la balance des votes populaires. Le ministère qu'il tira de ce parlement, comme vous le pensez bien faisait tout ce qu'il voulait et redoutant le bâton ou alléché par l'or, il en fit de belles ! Sir Chs. Bagot pour accommoder un peu les mécontents qui commençaient à lever le nez y introduisit deux membres d'origine française ; alors grand bruit dans la province. Un peu de justice fallit bouleverser de fond en comble ce pays qui avait vu d'un œil presque froid les massacres, l'incendie, les échafauds.

Mes deux prédécesseurs moururent, l'un à force de faire du mal, l'autre à force d'avoir voulu faire du bien. Je ne suis nullement d'humeur de faire ici la même fin.

(Notre gouverneur n'écrit pas souvent mais quand il s'y met il ne finit plus ; la suite de sa lettre paraîtra au prochain.)

O ! POLITIQUE !

O ! HOMMES ! !

O ! Canailles !!!

Le Canada est dans notre idée la terre par excellence des culbutes, des d'gringolades, des sauts de carpe, des chavirements, des sauts périlleux, des gambades et autres cabrioles. La science qu'on appelle politique, dont tout le monde parle et que si peu connaissent, est pourtant la cause de ces agréables exercices. Grâce à elle il est peu de loyaux qui ne soient des rebelles, peu de rebelles qui n'aient été loyaux ; grâce à elle l'honnête homme est un fripon et le scélérat un modèle de sagesse ; grâce à elle il ne faut plus croire à rien, ni à la vertu, ni au mérite, ni au crime, ni aux lois ; il faut nier l'existence même de la sottise ; rien est tout ; tout n'est rien ; il fait noir en plein midi et le soleil vous éblouit, tout au fond d'un cachot creusé pour des patriotes. Ces pensées lugubres, ces idées épouvantables nous sont venues à la lecture accidentelle d'un journal loyal tory de l'an dernier et d'un journal loyal tory de cette année. Les deux articles ont pour sujet Mr. Wakefield.

Lorsque le premier fut écrit, ce monsieur se présentait aux suffrages des électeurs de Beaucharnais il avait approuvé le principe du gouvernement responsable et surtout l'introduction de canadiens-français au ministère. C'étaient des crimes qui devaient vouer leur auteur à la damnation éternelle. Voici comment s'exprimait le journal sur le compte de Mr. Wakefield :—

Mais non, nous faisons réflexions que parmi nos lecteurs il se trouve des lectrices, des mères de famille, des jeunes filles, nous devons respecter leur juste pudeur et ne point mettre devant leurs yeux le tableau que faisait du politique libéral l'écrivain tory.

Aujourd'hui que Mr. Wakefield a fait une légère grimace au ministère, qu'il a échangé quelques mots pointus avec Mr. Baldwin, il est régénéré, changé, métamorphosé aux yeux des bons tories qui commencent à chanter sa louange en termes aussi chauds que ceux dont ils se sont servis pour le vilipender ; selon eux maintenant c'est un homme capable de rendre des services éminens au pays ; nul autre ne lui peut être comparé pour l'habileté, les connaissances, les vues larges

etc., etc., etc. et ses fautes peuvent s'oublier dans la balance de ses qualités. Pour compléter la comédie il ne manquerait plus que de voir Mr. Wakefield prendre les caresses, des toriers pour de l'amitié de bon aloi et se précipiter dans leurs rangs ! Savez-vous, lecteurs, que cette petite pirouette ne serait pas du tout incroyablement dans le grand bal politique qui se donne en Canada au nom de la reine d'Angleterre, et dont on a soin de nous faire payer les violons ! Pour nous résumer et conclure notre article qui n'aurait plus de fin s'il fallait raconter les transmutations de l'opinion telle que nous la font les journalistes, nous ne trouvons rien de mieux que de chanter à pleine tête le refrain qui nous sert de titre : O ! politique ! O ! hommes ! O ! canailles !!!

Lecteurs, faites chorus !

O ! POLITIQUE !

O ! HOMMES !!

O ! CANAILLES !!!

Ceux qui ont une grande mémoire pour les petites choses se souviennent peut-être encore d'un événement qui s'est passé il n'y a pas bien long-tems, bien long-tems et qui a excité l'épanouissement du visage de maint badaud du Haut-Canada. Nous voulons parler de la résignation de l'hon. Moffat comme représentant de Montréal. On se souvient aussi sans nul doute que la question du siège du gouvernement fut la cause de cette démission, les mandataires de l'honorable gentilhomme s'étant prononcés en faveur de la translation des bureaux publics dans leur ville. Un concert-mônstre d'éloges s'éleva tout-à-coup de par la province; amis et ennemis se donnaient la main pour vanter à outrance et à épuisement de paragraphes, l'indépendance, la fermeté, la constance du démissionnaire qui avait préféré abandonner l'honneur de la confiance populaire plutôt que d'étouffer le cri de la conscience qui lui criait que la justice et la saine politique exigeaient que tout le beurre officiel emplît les gosiers haut-canadiens tandis que le peuple du Bas Canada mangerait son pain sec..... quand on lui ferait la grâce ineffable de lui en laisser un morceau. On ne connaissait pas le dessous des cartes. Maintenant c'est d'un autre à-tout qu'il retourne; voici la farce telle qu'elle s'est éventée :—

On sait que, auparavant que Lord Sydenham nit fait quelque chose de Kingston, Kingston n'était rien qu'une pitoyable bicoque; qu'un mauvais trou à rats, encore les rats y menaient-ils chétive existence; qu'un repaire de matelots d'eau douce. Les propriétaires de tavernes borgnes formaient l'aristocratie de l'endroit. L'arrivée du bagage administratif, et la nuée d'employés, de représentants, de chercheurs de places qui s'abattit à sa suite y firent tout-à-coup une grande métamorphose; ont fit du profit; on gagna force argent; on conçut de grands projets et des espérances mille fois plus *mammoth* encore; on bâtit des rues entières de petites maisons; mais on ne se borna pas là, malheureusement: les maisons ne suffisant pas à la foule et à l'avidité des propriétaires on se mit à construire de vastes châteaux en Espagne et il appert maintenant que ces châteaux-là ne serviront à rien, sinon à loger la vertu de ce pauvre Monsieur Moffat. Jusqu'ici ce que je viens de dire à pu vous paraître obscur, mais je vais abandonner le langage fleuri du mystère afin de parler comme le vulgaire du dix-neuvième siècle.

L'honorable Moffat a de l'argent; donc c'est déjà, presque, un héros à moitié fait et les vertus et les talents qu'il peut avoir se multipliant par le nombre de shel-

ings de rente qu'il possède, on peut calculer du premier coup son mérite; il a de l'argent et ayant de l'argent il en veut avoir d'avantage; c'est la maladie qui court. Quoiqu'on soit riche on n'est pas toujours sorcier, Mr. Moffat est la preuve de cette proposition: dans sa soif de spéculer il n'imagina rien de mieux que de s'associer avec d'autres heureux de son calibre et de prêter aux Kingstonniens les sommes nécessaires pour bâtir les maisons dont ils avaient besoin pour répondre aux demandes de la population officielle. La spéculation était superbe avec la perspective d'une continuation de l'ordre de choses actuel; avec un changement de capitale tout ça tombait dans l'eau et les espérances de gain plongeaient au fin fond du lac Ontario. Comprenez-vous, chers lecteurs, la raison de l'indépendance de Monsieur Moffat. Son opinion c'était des écus; sa consistance, c'était des écus, encore des écus, toujours des écus.

Nous avons soulevé d'une main profane et audacieuse le voile qui cachait mystère; il en est encore beaucoup d'autres non moins curieux; si nous ne tirons pas le rideau qui les protège c'est que nous ne savons pas par quel bout le prendre. Patience! cela viendra!

ON ENTEND PAR LE CHAOS

La Confusion

DES QUATRE ÉLÉMENTS —

L'eau, la Terre, l'Air et le Feu:

ON nous a montré ces jours derniers dans un journal qui se publie à ce qu'il paraît à Québec, la phrase tourbillonnante qu'on va lire:—

“ Songeons donc que l'instruction, après la morale et la religion, bases de toute société, est la seule boussole sûre sur cette mer politique où l'homme est ballotté, salué en tous sens par le vent des passions et des intérêts; au moyen de l'éducation nous trouverons des sentiers plus faciles sur les flancs de la montagne sociale, où gravissent toutes les nations, luttant plus ou moins péniblement contre les lois de la gravitation naturelles à tous ce qui est mortel, en s'élançant d'un vol plus ou moins rapide, plus ou moins audacieux vers la région de la civilisation et de l'intelligence.”

Au nom de la science, du bon goût et du bon sens, jetons tout cela dans le feu!

Le Pauvre homme!

(Tartuffe.)

Nos lecteurs se souviennent sans doute du grand bruit, des longs discours, des foudroyantes résolutions qui se commirent en mainte assemblée publique lorsque l'avant-dernière corporation passa ses célèbres réglemens ordonnant la démolition des perrons, réglemens qui paraissaient passablement tyranniques, mais dont tout le monde à peu près est content maintenant que la crise de la nouveauté est passée.

Un seul homme a été consistant jusqu'au bout dans son opposition; mais il faut avouer que le malheureux en a souffert horriblement. Lorsque ceux qui avaient le plus sourdement intrigué se furent pacifiquement apaisés, furent ren- trés té nébreusement dans leur insignifiance naturelle, un homme qui n'avait rien

dit, qu'on n'avait jamais vu s'emparer du forum, s'opposer seul au torrent qui voulait emporter dans sa course vagabonde, les malencontreuses marches contre lesquelles avaient trébuché de temps immémorial les bienheureux sectateurs de Bacchus qui voyaient ainsi se lever pour eux l'hydre monstrueuse de la Tempérance, justement au moment où de philanthropes édyles applaissaient pour eux, éclairaient même les voies de notre patriarcale cité. Le nom de l'homme qui se leva comme un seul homme pour combattre notre aréopage citadin, qui se sacrifia en innocente victime à son insatiable soif de persécution, mérite de passer à la postérité. C'est pour cela que nous enregistrons ici son nom dans nos annales pour le transmettre comme en un vase précieux, aux petits enfants des arrière-petits, enfants de ceux qui ont le bonheur d'en avoir.

Mais avant de dévoiler ce nom précieux, racontons les infortunes de celui qui le porte.

Le héros malheureux de notre paragraphe avait l'inouïe calamité de posséder dans les limites de notre ville une centaine de maisons ayant toutes d'audacieux perrons qui étendaient leurs bras orgueilleux jusqu'à fort avant dans la voie publique. Il méprisa souverainement l'ordre qui fut lancé de les démolir; après des supplications répétées mais inutiles, les shires municipaux lui firent signifier l'ordre de comparaître devant un tribunal qui condamna impitoyablement le misérable à dûment payer l'amende, faute de quoi ses propriétés seraient saisies et vendues sous le marteau de bois d'un huissier aux entrailles de fer. Le jugement fut émané! Notre héros vaincu mais non terrassé alla conter ses douleurs aux pieds du trône, c'est-à-dire aux pantoufles du gouverneur-général qui, vendû à notre cruelle corporation, sourit et ferma l'ortille. De retour dans ses pénates, n'ayant pas de chaise curule antique, notre héros s'assit dans un fauteuil vermoulu et attendit en paix l'arrivée des licteurs, des Goths, des Visigoths, des Vandales, c'est-à-dire des recors. A leur vue, nulle émotion ne put se lire sur son visage, mais l'œil observateur d'un témoin secret eût pu voir sa couette se crispier sous le bonnet de coton qui la recouvre à peine. Le sacrifice se consumma. Tout fut saisi; on porta même une main impie sur les dieux lares, sur le vase où l'idole du lieu était renfermée, sur le coffre-fort! Tout fut vendu!!!..... et racheté par le pince de l'obstination. Pâle et fatigué, le malheureux, le misérable, le pauvre **GEORGE POZE**, réduit désormais à ronger le dépit d'avoir été vaincu et à manger ses dix mille louis de rente.

L'on renouvelle à propos des fortifications de Paris un mot qui était en vogue il y a près de quatre-vingts ans lors de la construction du mur d'octroi.

Le mur murant Paris vend Paris murmurant.

CE JOURNAL paraît une fois par semaine, le SAMEDI. L'année ou le vol. se compose de 48 numéros sans perte pour l'abonné.—Le Prix d'abonnement est de sept chelins et demi par année payable par tiers de 16 numéros d'avance.—On ne reçoit pas de souscription, pour moins de six mois.—Le prix du port par la poste est un écu pour toute la province. Toutes communications, demandes ou réclamations devront être affranchies.—On insère gratuitement tous les articles d'utilité et d'intérêt publics; ceux de nature purement personnelle ou privée ne seront admis que moyennant rémunération de 6 sous par ligne.

IMPRIME' ET PUBLIE' PAR N. AUBIN ET W. H. ROWEN.

No. 32, Rue St. Jean Haute-Ville.